

## 101 : Géographie du corps

*Le courrier de Cassandre n°101 pour une carte du Monde nouvelle, pour une géographie "curieuse" vous est offert ce 27.09.09 par les cafés-géo*

Voilà un « objet » géographique essentiel, le corps, dont il est bien peu parlé et écrit, comme tel, dans la littérature des géographes français. Ce sont bien les historiens qui oseront présenter à Blois, en octobre 2009, *Le corps dans tous ses états*. De Genève avait déjà été publiée, dans la revue *l'Espace géographique*, 2007/4, une recension d'ouvrages anglo-saxons présentant « *Le corps, objet central des Feminist Geographies* ». En France, Cassandre n'a trouvé aucun nom de géographe expérimenté, à part Anne Volvey, qui ait consacré du temps, un livre ou un article à cette **composante matérielle de la dimension biologique de l'être humain** (tous les textes en italique gras sont issus de la définition donnée par Claire Hancock dans le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* publié sous la direction de Jacques Lévy et de Michel Lussault, et ceux en italiques entre crochets sont des compléments nécessaires). Il est vrai qu'il peut exister des traces confidentielles dans des bibliographies discrètes, réservées à ces happy few pour lesquels nous écrivons tous. Par exemple, *Las otras geografias*, 2006, Valencia, dans sa quatrième partie ; *Corps et shopping*, de Mélina Germes ; *Corps, territoires et technologie*, chez Tiziana Villani. Et aussi *Géographie de la nudité*, 2003, de Francine Barthe-Deloizy. Que les autres osent se montrer, nus ou pas !

Et pourtant, **cet ensemble de dispositifs [étroitement interconnectés] rendant possible l'interface entre l'individu et le monde extérieur**, le corps - oui, le corps - **muni de ses cinq sens [ou plus si l'on veut], de sa motricité [et de ses fonctions élémentaires]**, c'est bien ce même corps qui est à la fois le premier « objet » géographique et surtout le premier « acteur » humain de la géographie, celui qui est constamment au contact du « terrain ». Il est vrai que, dès qu'il s'agit de fonctions élémentaires et essentielles, les meilleurs géographes détournent avec pudibonderie les yeux. Même ceux qui, prenant leurs narines entre deux doigts, traitent du « problème » des déchets, des ordures, de la circulation des eaux usées, des réseaux des égouts, de l'absence d'hygiène, de la pollution des eaux et tutti quanti... le font avec de longues longues pincettes. Que d'évacuations (sic) dès qu'il s'agit de passer de l'objet d'étude au sujet de thèse !

C'est à croire que la merde - plus intimement liée qu'elle au corps, tu meurs ! - tomberait chaque jour du ciel !

Cassandre soutiendrait volontiers auprès d'un théologien, protestant ou pas, que si un Créateur avait placé la vie sur terre et l'être humain aussi, il serait du même coup le responsable des océans visqueux qui répandent leur parfum tous les matins dans les milliards de fosses septiques du monde, issus des six milliards et quelque d'arrière-trains actifs, en rafale selon le décalage horaire. Pour les « vrais » géographes, ceux qui comptent (qui content aussi...), cette manne constitue un nombre considérable de tonnes quotidiennes d'excréments inégalement répartis selon les continents et le niveau de vie des populations. On aimerait que l'un d'eux au moins analyse tout ce *corpus* et transforme élégamment les défécations en mathématiques.

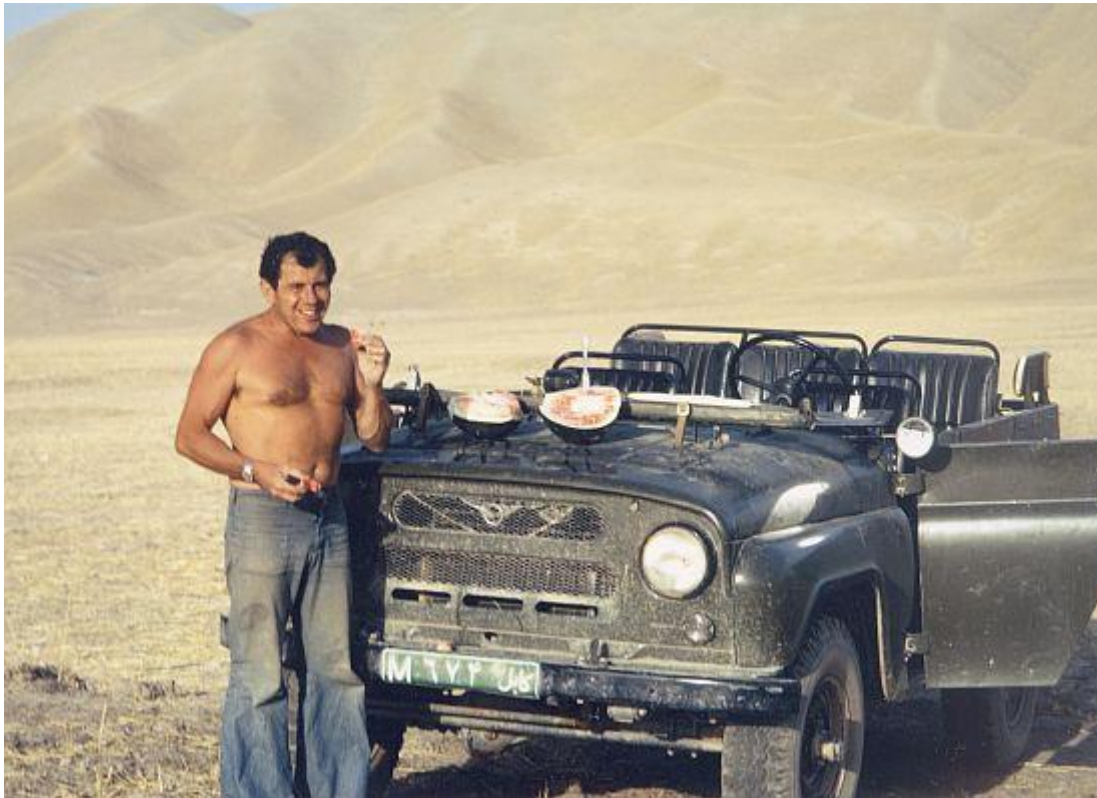
Car, au-delà de ces dépôts biodégradables et quotidiens, le corps est bien le premier acteur par lequel *l'individu appréhende l'espace, construit sa spatialité* [et s'insère dans les sociétés-territoires (terre/histoire)] qui font les délices des études géographiques. *Les conceptions que chaque individu se fait du danger, de la distance, de la violence, de l'hostilité du milieu de vie, de la santé et des pratiques spatiales qu'ils réalisent* passent obligatoirement par le corps. Et encore laisserons nous de côté, aujourd'hui, tout l'immense *corpus* construit autour du « matériel » par « l'idéal », cette partie « essentielle » du corps humain, objet/sujet géographiable, qui lui permet d'élaborer de manière hybride ses relations à l'espace.

Pour ne pas être accusée d'excès (passager) d'une théorisation qui sournoisement « désincarnerait » le concret, Cassandre voudrait fournir quelques réflexions venues de la pratique. Écoutons-la citer un témoignage : « les choses se sont gâtées en silence, sans que je m'en rende compte. Quand la catastrophe devint visible, il était trop tard. Je n'ai jamais pu revenir à l'état antérieur, celui de mes quarante-cinq ans. Il paraîtrait qu'on ne peut pas, même si, par l'artifice, on parvient à s'en fournir l'illusion. Mais l'artifice n'est aimable ni chez soi, ni chez les autres. On finit par préférer une reinette toute plissée dont l'œil pétille, peau ridée par la dessiccation naturelle due au temps, à une bombe botoxée aux hormones : c'est la pulpe qui émeut et, plus que l'enveloppe, le feu intérieur bien que, d'évidence, une peau douce et jeune, hérissée de plaisir, soit plus émouvante pour la libido pure que les replis du temps. Faute d'intéresser encore les peaux fraîches, les incongruités produites par les ans conservent bien des qualités, parce que les traces qu'elles manifestent correspondent aux horreurs bien pires que l'on transporte en soi-même, avec l'âge ».

« Pendant longtemps, mon corps ne m'a posé aucun problème. Il était là dans l'instant quand j'en avais besoin. C'était un allié inconditionnel, à condition de ne jamais lui demander plus que ce qu'il pouvait donner, bien qu'il semblât invulnérable. Quand existaient à Paris encore des autobus accessibles par l'arrière - l'« impériale » avait déjà disparu, quand même...- , je prenais un malin plaisir à jaillir de la Cité universitaire, à Gentilly, pour prendre au vol, après un moment jubilatoire de « sprint », le bus 21 qui menait au Luxembourg, et juste avant à l'Institut de géo, ou juste après à Saint-Michel. Quand il fallait avoir l'esprit vif en écoutant des cours aux Hautes études - et parfois à la Sorbonne -, mon corps savait dormir à l'intercours, assis de guingois sur un banc de marbre dans un hall parcouru d'excités intarissables. Ou bien, loin de Paris, lorsque, la nuit venue, la piste empoussiérée étant vraiment trop bourrée d'ornières (si, si, on peut être bourré de riens), j'arrivais à l'étape près des kévirs salés de l'Iran central, ne trouvant plus que le sol d'un garage pour attendre l'aube suivante : au petit matin, mon corps enveloppé dans une couverture légère me donnait le plaisir d'un réveil radieux, sans courbature, sans fringale, sensible uniquement aux odeurs de cardamome qui parfumaient le thé teinté de lait que buvaient à longues aspirations les camionneurs ».

« Dans une vie active, on ne voit pas se faufiler les fentes de la ruine, malgré les alertes : claquage au rugby, tétanie en haut du sixième étage de marches montées deux à deux ; éclatement au ski sur la bosse qu'on n'a plus su voir... Des moments de répit confortent l'illusion du « maintien » : ici un point « impossible » gagné au squash, là le plaisir de grimper - lentement, mais d'un seul trait ! - les 300 m d'escaliers aménagés le long de la verticale d'un karst tropical dans le Guizhou, en Chine, (l'équivalent de 1 870 marches d'un escalier haussmannien moyen à Paris, ou de 85 étages), avec les collègues karsto-spéléologues de Bordeaux (merci Richard Maire !), quelques jours avant le 7 juillet 2007. Mais les lézardes continuent de s'élargir : en mai suivant, en Jordanie, l'humiliation de bouler en désordre - plaies et bosses - le long d'un éboulis que l'on avait, trente ans auparavant,

dévalé en sautant de roc en roc d'un pied léger... Par bonheur, aucun accident du travail (sic) dans tout cela, que des incidents du plaisir, marques insidieuses du délabrement en cours ».



**Septembre 1976, steppe de Dasht-i-Qala, au bord de l'Amou daria, Afghanistan du Nord-Est, sur la frontière du Tadjikistan soviétique.**

Halte durant la prospection de vestiges archéologiques, à une dizaine de kilomètres au sud de l'endroit, Khodja Bahauddin, où fut assassiné le commandant Massoud, le 9 septembre 2001. Le véhicule est un « command car » ou « jeep » civile sur modèle militaire soviétique, fabriqué par l'entreprise GAZ (Горьковский автомобильный завод, Gorkovski Avtomobilny Zavod) à plaque diplomatique afghane, utilisé par les équipes de la DAFA (Délégation archéologique française en Afghanistan). On peut lire, de droite à gauche, Kabul 487 M. Aujourd'hui, Gorki s'appelle à nouveau Nijni Novgorod, l'entreprise GAZ a gardé son nom mais appartient à l'oligarque Oleg Deripaska.

Osera-t-on un jour écrire la géographie de l'effort physique de notre temps ? Ne parlons aujourd'hui ni de l'effort moral, ni de l'effort intellectuel, ni de l'acharnement à survivre au courant qui emporte, ni de l'incroyable résistance de la chair à la torture. La géographie de l'effort banal, quotidien, celui de la femme qui revient du marché les tendons du coude distendus par le repas familial à venir, de l'estropié qui bat la campagne appuyé sur son bâton (une pensée éternellement admirative pour Arminius Vambéry, qui, malgré ses béquilles d'enfance, marcha de Trébizonde à Téhéran, puis de là à Khiva, puis de Khiva à Samarcande *et retour* - regarde une carte, géographe ! -), de la paysanne qui rentre le soir un ballot d'herbes sèches trois fois plus gros qu'elle sur la tête pour préparer ensuite le dîner, de la fillette dogon ou autre remontant du puits, pendant un ou deux bons kilomètres, le bidon plein d'eau sur les vertèbres du cou... En aura-t-on jamais fini ?

Saura-t-on écrire l'effort de celui qui pousse à l'essieu le chariot de l'exode, de celui qui se courbe sous le baluchon de l'exil, de celle qui tire la brouette, dont la sœur tient les bras, fuyant les « braves » de la purification ethnique ? Saura-t-on un jour faire la géographie de ces hommes maigres qui, en 2009 encore, tirent à force de collier d'épaule les carrioles chargées d'aciers bruts que des sous-traitants utilisent par économie ? Écrire celle des femmes et des

hommes pliés sous la palanche qu'ils rapportent au village, débordante d'herbes, de courges ou de bois pour le feu ? Sans aller jusqu'à quantifier (donc « rendre scientifiques » ?) ceux et celles qui sont attelés à l'araire (la charrue, c'est trop lourd même pour deux costauds, essayez donc !) parce que la semaille n'attend pas, celles - vues au Viêt-Nam - qui arrosent pied par pied (sic) le maïs des récoltes d'été, ceux qui attendent à Shanghai deux ou trois de leurs semblables pour les aider à faire franchir à leur plateau à deux roues chargé à bloc le pont à dos d'âne si esthético-touristique, ceux qui... on n'en aurait jamais fini avec les êtres humains dont le corps est de nos jours un moyen de transport, sans parler des autres usages...

Non pas que l'on doive confondre géographie et performance individuelle - ah ! qu'ils sont loin les cent mètres sur mâchefer en moins de douze secondes, alors que les fusées d'aujourd'hui mettent neuf secondes six et quelque pour courir la même distance sur un sol synthétique spécialement fabriqué pour ne rien perdre de la puissance d'une poussée sur pointes d'acier au titane -. Le monde à changé ? Mais la géographie du corps (salut à CH, AV et MS du dictionnaire de LL cité plus haut), tellement sous-estimée et ignorée, est toujours de nos jours majoritaire dans l'ensemble des espaces de notre planète ! Elle demeure, malgré le pétrole, l'un des « vecteurs » fondamentaux du rapport de l'humanité à ses territoires ! Que dire du portage, sous tous les climats ? Des porteurs harnachés d'Istanbul grimant les rues, reins cassés, sous des réfrigérateurs deux fois plus grands qu'eux ? Et que dire des hommes encordés halant la jonque à contre-courant ? Il faudra en parler d'autres fois encore car, quoi que les pudibonds en cachent et les idéologues en prêchent, nous n'avons que le corps pour vivre.

Pour vivre, soit. Et pour mourir ! Sort-on de la géographie dès que l'on entre dans les réalités de l'entomologie forensique ? Pour quelles raisons les géographes se tiendraient-ils à l'écart du ballet savant des lucilies, des sarcophages et des calliphores, suivis dans leurs cérémonies par les processions des microphores et des silphes ? Quand on se réclame d'une nature diverse, durable, accueillante aux entreprises humaines, quelle pitié de traduire la fin de l'aventure en euphémismes mièvres et/ou politiquement corrects, qui la réduisent en « poussière » !

Cassandre